

La Voiture du paysage

Vies de Gustave Courbet

Lin Delpierre,
photographies.

François Laut,
textes.

L'Atelier contemporain

FRANÇOIS-MARIE DEYROLLE ÉDITEUR

[...] Enfin à bien des choses, malheur est bon puisqu'on est obligé de rencontrer dans la vie des photographes partout et qu'on finira par en trouver dans le beurre et sur la soupe, il faut se résigner...

Courbet, Saintes, juin 1862.

I, 1.

La femme doit être libre, défendait Courbet, ne point appartenir à l'homme: rien n'appartient à un homme que ses idées, seul un sot peut dire que sa femme est à lui. Tout homme marié est un réactionnaire en art. L'amour extrême pour une femme est aussi un danger, car il rend l'homme jaloux et pire qu'une bête.

Le grand amour de Courbet, Virginie, une femme qu'il a rencontrée jeune (elle avait dix ans de plus que lui), qui lui a donné un fils non reconnu, l'a quitté parce qu'il ne voulait pas se mettre en ménage.

Courbet a eu des modèles, des actrices, des lorettes... Il les a aimées plus souvent en imagination et en idée, comme il l'avoua un jour à son amie Lydie.

Ses amours n'allèrent pas jusqu'à voyager avec les femmes, il savait en trouver où il allait, comme cette Espagnole installée à Lyon qui le soigna du choléra et dont il fit un portrait superbe, méprisé car il ne cherchait pas à rendre la beauté mais le désir...

À Montpellier, il y eut des filles de joie; à Saintes et à Dijon, des bourgeoises.

Courbet était l'aîné de trois sœurs aux personnalités tranchées, notamment la plus âgée, Zoé, qui se revendiquait de Georges Sand. Elle quitta la Franche-Comté pour s'installer à Paris, travailla comme dame de compagnie, eut des enfants avant de se marier avec leur père.

Courbet était habitué à ces femmes originales par leur caractère, leur indépendance ou leur marginalité, ces femmes dont l'avènement dans la société annonçait pour la majorité des hommes de l'époque la destruction de l'ordre. « Dès que vous débordez sur les choses et sur les hommes, écrivait Dumas fils, c'est le signe que les choses se détraquent et que les hommes s'avisent. Après vous il n'y a plus que l'invasion des barbares, de l'étranger et de la populace. »

Courbet admira les amazones de la Commune qui prirent le fusil.

Mais il était aussi disciple de Proudhon qui faisait le désespoir des féministes révolutionnaires par sa détermination à cantonner les

femmes à des tâches ménagères. La femme n'a pas les facultés esthétiques ou dialectiques de l'homme, reprenait Courbet, elle doit donc lui rester soumise. Mais il refusera avec force que son père l'avantage dans la transmission de ses biens, il se croit sous l'Ancien régime, celui-là, dit-il à ses sœurs, ne l'écoutez pas et faites-moi un lot de tout ce que vous ne voudrez pas!

Un homme à contradictions, Courbet, qui fut attiré par des femmes puissantes, et qui, quand il chercha après quarante-cinq ans à se trouver une compagne de vie à qui il laisserait toute liberté, dut passer par des tiers, et notamment par son amie Lydie, pour mener les négociations. Tour à tour une peintre amateur, une jeune paysanne, furent dans ses visées, vainement. On lui préféra les coqs de village. Et quand il eut une aventure érotique, ce fut avec une fausse comtesse, rouleuse d'hommes célèbres, qui l'escroqua.

C'est avec sa sœur cadette Juliette qu'il aurait aimé finir sa vie.

I, 2.

p. 25 p. 101

Courbet n'a pas peint cette origine du monde, le Puits de la Brême, siphon goulé et gras qui pompe et reflue les eaux de la Brême au rythme des saisons, quelques hectomètres en aval du Puits-Noir.

p. 97

Il préférerait le jaillissement des sources de la Loue, la simple bouche d'ombre de la grotte Sarrazine.

p. 136

Courbet n'a jamais peint d'origine du monde. Il a peint le sexe d'une danseuse pour un diplomate Ottoman.

I, 3.

p. 29 p. 95

Peu de croix dans l'œuvre de Courbet, il a vite rompu avec la religion de son enfance – influence du grand-père Oudot ? Jacobin et libre-penseur, sa devise était : « Crie fort et marche droit ! »

Sa résistance se manifesta avant la première communion sous la forme d'une liste de pêchés extravagants avoués à son confesseur, qui lui refusa l'absolution. Informé, l'archevêque de Besançon fit venir à lui le garçon qui réitéra, à genoux, ses crimes, en vérité copiés sur un cahier où il en avait compilé le maximum. L'homme d'église rit beaucoup et lui donna la communion, faisant de cet événement un sermon.

Au collège, le premier point du programme que l'élève Courbet rédigea avec ses camarades réfractaires était le refus de la confession, le troisième de lever les filles du Sacré-Cœur – j'oubliais le second, rendre les classes impossibles.

L'anticléricalisme de Courbet ne l'empêcha pas d'entretenir des relations bienveillantes avec les gens de foi, le curé d'Ornans quand il composait *Un Enterrement à Ornans*, l'abbé de Pontoise qui l'invita à venir arroser *Les Baigneuses*, le curé de Besançon qui officia aux obsèques de son ami le médecin des pauvres, le docteur Rith, ou une amie d'enfance, prieure d'un couvent dominicain à Paris, à qui il rendit visite avec beaucoup d'émotion.

Sa croix la plus célèbre est celle portée très haut dans le ciel gris du cimetière d'Ornans, entre les falaises qui forment l'arrière-plan du tableau.

Moins connue est une œuvre de jeunesse commandée par la paroisse de Saules, où le peintre a représenté son ami Cuénot en Saint-Nicolas ressuscitant les trois enfants tranchés et mis au saloir par l'ogre boucher. Le signe des trois doigts du saint opérant le miracle, achève la complainte populaire qu'un poète aimé de la génération bohème de Courbet recueillit. Plus âgé qu'eux d'une dizaine d'années, il traînait son spleen dans les mêmes cafés parisiens. C'était Nerval.

La croix du Creux-Billard, émergeant d'un chaos rocheux au fond de l'immense entonnoir à ciel ouvert, pourrait évoquer un destin nervalien : la disparition d'une jeune fille dans un gouffre, une résurgence du Lison.

Courbet n'a dessiné que les falaises qui l'entourent.

I, 4.

p. 31

Le Puits-Noir : un des sites élus de Courbet, très près de chez lui. Il s'y rendait avec l'âne Gérôme, du nom de son brillant rival de Vesoul qui avait les faveurs de Napoléon III et qui se courbait, lui, devant le pouvoir, à l'image des ambassadeurs du Siam qu'il avait peints progressant à quatre pattes vers le couple impérial dans la salle d'apparat du château de Fontainebleau, deux mètres soixante de prosternation, trois ans de travail – une commande à espèces sonnantes.

L'âne était moins intéressé à l'art, plus au souci de bien servir l'artiste.

Dans les années 1860, Courbet peignit une série de Puits-Noir, « ce paysage de solitude profonde », disait-il. On dégringole vite depuis la route de Besançon sur ce petit défilé de la Brême, peu enclavé, sombre. Partir d'une toile noire comme la nature sans le soleil et éclairer les points saillants à la lumière, c'était la méthode, et au couteau. Plaquer la teinte la plus foncée, attaquer par gradation les nuances moins intenses, ensuite les demi-teintes, enfin faire luire les clairs.

Son père parfois l'accompagnait, pas une sinécure, tant il le harcelait de questions quand il expliquait son travail : Pourquoi tu mets ton cheval ici et pas là ? Pourquoi tu commences par ceci et point par cela ?

On dit que Gustave coinçait quelques toiles roulées dans les encoignures de la roche, le soir, pour revenir le lendemain seul, avant de terminer le travail à l'atelier.

Cette série marcha du tonnerre.

« Somme toute, ce trou du Puits-Noir m'aura rapporté vingt ou vingt-deux mille francs grâce à Gérôme. Vive Gérôme ! » écrit-il en 1866 à son ami Cuénot. À cette époque, le salaire annuel d'un ouvrier qualifié parisien est d'environ mille cinq cents francs, celui d'un officier de six mille francs.

« *Courbet nage dans l'or* », commentera laconiquement Bazille...

I, 5.

p. 33 La truite semble happer l'air, fichée sur une brochette pour un festin de géant. Comme « du temps que la Nature en sa verve puissante » concevait des enfants monstrueux, aurait dit Baudelaire, qui comme son ami Courbet aimait tout ce qui était grand, dans la nature aussi bien que dans l'art.

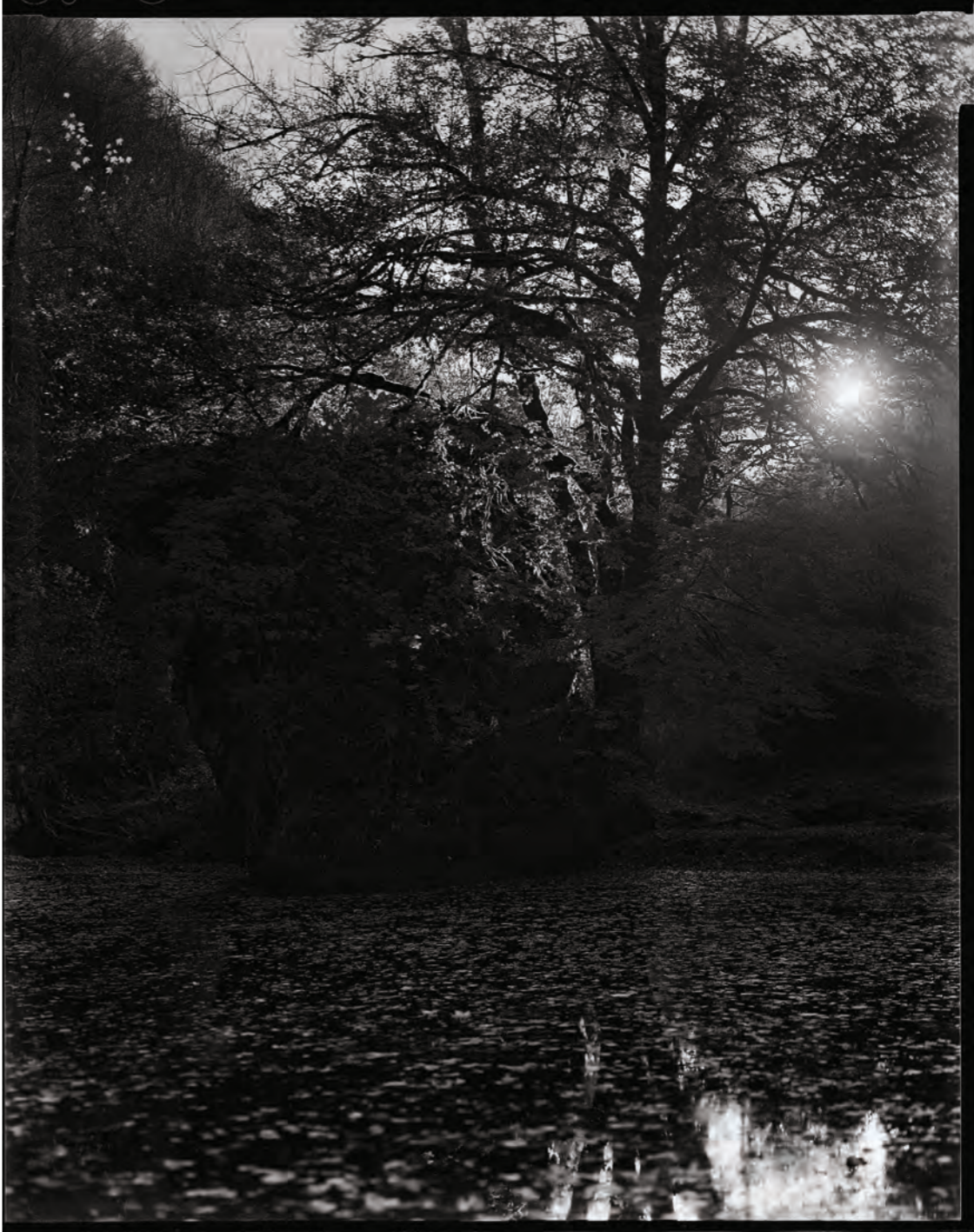
Le peintre, lui, aurait sûrement fini transpercé par une baïonnette s'il avait été pris pendant la Semaine sanglante. Mais caché chez un ami luthier dans le Marais, il a été arrêté dix jours plus tard, passé le temps des liquidations sommaires.

p. 75 Courbet aimait pêcher avec les gens du cru, notamment ce Jean-Jean de la Malcôte qui travaillait au service de son ami Édouard Ordinaire, dont la grande bâtisse dominait la Loue sur le coteau, rive droite, entre Ornans et Maisières.

De belles prises, la nuit à l'épervier. Il s'en souvient quand en prison sa sœur Zoé obtient du directeur ses couleurs et l'encouragement à reprendre son travail. Il ne se rappelait plus avoir été peintre, il renâit : une tête de femme sur le mur au-dessus du lit qui donnera un coup de sang au directeur, le portrait d'un camarade de la Commune, voisin de cellule, le portrait du vieux qui porte les clés, des esquisses d'autoportrait. Il demande à aller sur le toit pour faire Paris à vol d'oiseau avec des ciels comme il faisait ses marines. Refusé : Zoé lui apporte des fleurs et des fruits.

Il songe aux truites d'antan, énormes, peut-être dessine-t-il une de ces bêtes superbes qu'il va peindre de retour à Ornans, allongée dans un milieu liquide pareil à de la peinture pure, gueule ouverte, avec le fil qui sort. Ferrée pour son malheur.

« In vinculis faciebat » a-t-il sous-titré l'œuvre. Faite dans les liens.

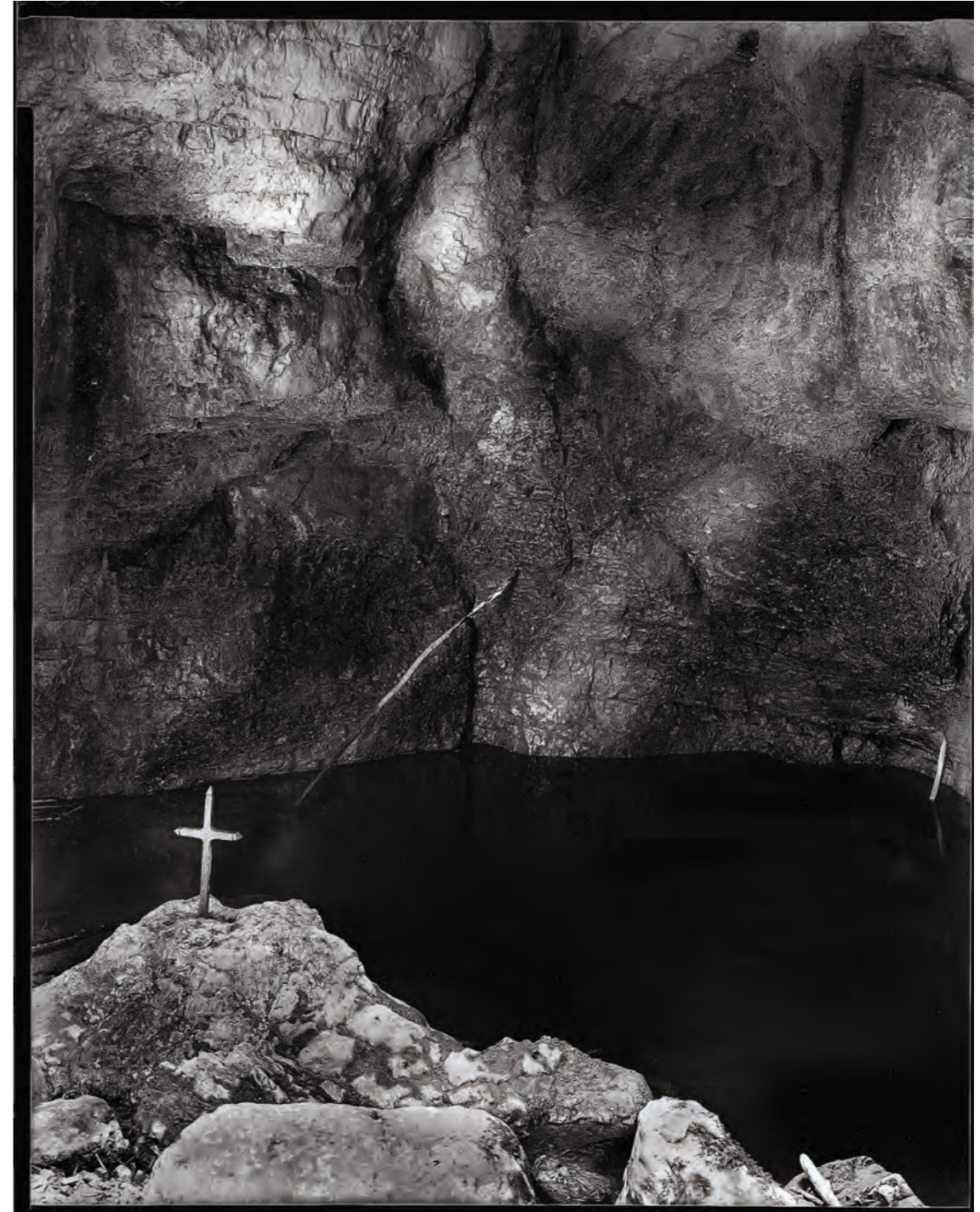
















Conception graphique : Juliette Roussel

Photogravure : Guy Léopold

Impression : Jelgavas Tipografija

© L'Atelier contemporain, avril 2020

ISBN 978-2-85035-012-2

www.editionsateliercontemporain.net

*Les auteurs remercient le centre régional du livre de Franche-Comté
et le conseil général du Doubs pour le soutien accordé à leur projet (2014/2015).*

